

PEAK PERFORMANCE

Réalisation - Elouan Le Bars

Avec Pierre-Louis Arhan, Ioana Bitu, Ugo Ballara, Alexis Ichem Bouillon,
Mariama Conteh, Bastien Destephen, Sabrina Da Silva Medeiros

Son - Nelle Fuseau

Costumes - Oriane Gumuschian

Assistanat Costumes - Pauline Bonnamy

Décors - Elouan Le Bars, Corentin Deudé

Régie - Faustino Fanget

Montage - Gaspard Le Nouys Van Dyck

Etalonnage - Elouan Boulestreau

Musique - Megan Bruinen, Bastien Destephen, Thomas Parigi

Design Graphique - Jean-Baptiste Nicolas

Avec le soutien de l'École Nationale Supérieure d'Arts de Paris-Cergy
et du centre des Arts de Douarnenez

YESTERDAY WAS MY BIRTHDAY SO I ASKED FOR LEGS TU RUN AWAY.

Ecriture et réalisation, montage : Yannis Briki

Danseur : Ludovico Paladini

Remerciements : Mélanie Courtinat, Yatoni Roy Cantù, l'Abri Genève, Residence Evil

Musique : Weyes Blood - Andromeda

TOUJOURS PAS NEW YORK

Écrit et réalisé par Céleste Moneger

Artiste 3D - Arthur Grignard

(pour les scènes de la déesse, les bijoux volés, l'île, la boîte de nuit).

Musique originale du générique - Écrite par céleste Moneger, composée par Lorenzo

Luego, et interprétée par Taryn Everdeer.

(D'après la chanson originale de Nino Ferrer *La rua Madureira*)

Remerciements : Andréanne Beguin, Maya Bernarouch, Clément Cogitore, Eve
Delavie, Marius Dowlutrao, Marie Gagnon, Valentine Mahé, Victoire Marion-Moneger,

Christian Phaure, Jye Wordsworth, Juliette Wallez.

Avec le soutien de Mécène du sud Montpellier-Sète-Béziers



*C'est sale et c'est beau. Il y a toujours un mélange d'arbre, et en même temps c'est urbain.
Il y a la ville, il y a du bruit, de la vie quoi¹.*

D'abord il y a des volutes. Des motifs vectoriels accumulés à plat sur une interface, des couleurs vives, des textures luisantes, des contours faussement analogiques, un maximalisme ornemental. Des silhouettes en mouvement qui se détachent du chaos organisé de signes skeuomorphes, des éclaboussures, des fleurs, des skylines, des croches, des baffles et des étoiles. Ensuite il y a un nom, ou plutôt deux. **Frutiger**, typographe suisse qui n'a plus grand-chose à voir avec ce qui vient d'être décrit et **Metro**, nom officieux d'une interface graphique de Windows². Une sous-esthétique qui inonda nos écrans pas encore tout à fait plats, pas encore tout à fait tactiles : Une publicité pour ipod, un clip de Madonna, un générique de Skins, un jeu vidéo sur Wii, autant de déclinaisons d'un décorum propre à la culture numérique des années 2005-2010, où les paysages façonnés par l'ordinateur et les communicants nous réinventaient un futur déjà advenu. Un futur apparemment ludique, affectif et un brin nostalgique, moins utopique mais plus humain. Bref, un lyrisme technologique.

*Un terrain vague sur lequel il faut danser*³, dirait peut-être Yannis Briki. Danser dans les architectures pixellisées des Sims 2, des machinimas balbutiantes qu'on redécouvre comme on entrerait dans un vieux cinéma. Un enfant qui attend des joueurs qui ne sont plus là. Des anniversaires sans témoins qui s'accumulent et des grommelots⁴ qui résonnent dans le vide. Je me souviens des supplices infligés à mes avatars. Les heures consacrées à façonner leur visage, à tester les

1 Citation extraite de *Peak Performance*, d'Elouan Le Bars.

2 L'Esthétique Frutiger Metro tire son origine dans le langage de conception Moderne UI du Windows Phone 7, puis de Windows 8. Elle Succède au Frutiger Aero (issu de Windows Vista) et se distingue de sa prédécesseure par une esthétique 2D notamment. Le Frutiger Metro se décline en une multitude de sous genre comme le vectorbloom, le funky metro etc.

3 Traduction d'une citation extraite de *YESTERDAY WAS MY BIRTHDAY*, de Yannis Briki.

4 Langage factice imitant les sons d'une ou de plusieurs langues réelles. Le grommelot provient du théâtre antique puis est notamment utilisé dans la Commedia Del Arte pour contourner la censure mais également pour se faire comprendre de différents locuteurs.c.e.s.

infinis possibilités de morphologies et de caractères. Puis l'agonie dans des pièces sans porte et sans fenêtre ou dans des piscines dépourvues d'échelle. Enfin, l'entrée fatidique de la grande faucheuse. Devant tout ça, mon corps à moi qui grandit trop et pas assez. Jouir et subir en même temps.

*Il n'y avait plus que l'ordinateur, déjà intrinsèquement protéiforme, et nous*⁵, avoue Céleste Moneger. Storyteller ses rêves en projetant son corps dans la fiction bourgeoise et toxique de Blair et Serena. Leur confier son devenir affectif et social qu'on dépose comme une offrande. 2007, Gossip Girl fait irruption dans la cour du collège, une partition que nous suivons religieusement en singeant le chantage affectif, la dépendance, l'humiliation, la distinction de classe et de genre. L'amitié devient un rite de passage, une langue qu'on affute pour performer ce que nous allons peut-être devenir. Jouer puis oublier qu'on fait semblant.

Ce sont aussi des jeux qu'on feint pour la caméra d'Elouan Le Bars. Des doigts qui guident des costumes trop grands, trop bleus, trop gris qui s'alanguissent, épuisés, sur des sièges de bureau, contre des murs blafards et des sols acryliques. Attendre, puis jouer dans une simulation d'on ne sait trop quoi : un vestibule, une fury room, un open space, un peu des trois. Je me demande ce qu'on incarne. Ni vraiment nous ni vraiment un·e autre, une persona. Et puis une communauté de circonstance qui se construit au fur et à mesure que nous teambuildons, progressivement hapés par la mystique des digipulations. *Continue à poursuivre tes rêves*⁶, nous susurre-t-on. Ces mêmes rêves qu'on doit livrer au dispositif, face caméra, pour alimenter la machine du soin.

Subsiste pourtant quelque chose de magique, ou plutôt un émerveillement, un désir teinté de mélancolie qui se niche dans ces ornements, ces gestes, ces architectures, cette langue qui dit et prédit. S'y réfugier, s'enfuir, puis tenter de composer avec cette économie de l'émotion, sans naïveté ni détachement.

Ugo Ballara

5 Citation extraite de, *Toujours pas New-York*, de Céleste Moneger

6 Traduction d'une citation extraite de *Peak Performance*, d'Elouan Le Bars.